



Association d'aide
à l'enfance affamée
(Loi de 1901)

Chez Paulhan 32-36, rue d'Annam,
75020 Paris

CCP 35506 40 G La Source
pourquilsvivent@gmail.com

<http://pourquilsvivent.com/>

Bulletin d'information - 37^{ème} année - Décembre 2019

Avec **Chemin de l'Espoir** 160, Boulevard de l'Europe - 44120 Vertou
Et **Pain et Tendresse de Colombie** Kerourio - 56850 Caudan

Pourquoi tant de pays s'embrassent en même temps dans le monde ?



Des manifestations massives de protestations populaires ont lieu depuis des mois, dans des contextes nationaux différents, mais qui laissent apparaître des points communs frappants : inégalités sociales croissantes, régimes politiques vieillissants et bloqués, forte répression, besoin de reconnaissance. L'Amérique latine n'échappe pas à ce phénomène : en sont la preuve éclatante les événements au Venezuela, au Nicaragua, tout récemment en Equateur, au Chili ainsi qu'en Bolivie. Rappelons également que la Colombie, outre la subsistance de mouvements de guerillas ou de milices d'extrême droite, a été paralysée pendant un mois au premier semestre de 2019, par une mobilisation des communautés indigènes pour que soient respectés leurs droits à leurs terres. En novembre, le ministre colombien de la Défense a dû démissionner après le massacre par l'armée d'indigènes et de huit enfants.

Toutefois, si l'on assiste bien à un changement d'époque, l'avenir de tous ces mouvements sociaux, fondés davantage sur le désenchantement que sur la construction d'un monde nouveau, paraît bien incertain. ■

Sylvie Benda

Le tirage de notre bulletin est exécuté par une imprimerie employant des handicapés.

Pour Qu'ils Vivent, Chemin de l'Espoir et Pain et Tendresse Colombie
sont membres de l'Organisation Internationale de Centres Nutritionnels

Daniel François retourne en Colombie

Daniel François a 70 ans dont trente à rouler en vélo autour du monde, de préférence sans dépenser un dollar. C'est un ancien Président de l'OICN et cette année il a décidé de retourner en Amérique Latine qu'il avait longtemps parcouru il y a une dizaine d'années. Il nous fait part de ses impressions en Colombie où il a séjourné en septembre chez Glery et Martha. ■



Nubia et son groupe.



Avec Glery et des enfants.

Le 15 septembre 2019

Depuis deux heures : Voyage sans histoires. Il fait plus frais à Bogota qu'à Paris. Glery intarissable comme prévu. Elle a dix ans à me raconter il faut dire...

Le 18 septembre 2019

Hier et aujourd'hui, Glery et moi sommes allés à Juan Rey. Départ à 4 heures 10 et retour vers 17 heures. cent trente gosses entre matin et après-midi. Bonne équipe de toujours, avec l'apport de jeunes qui effectuent un service civique dans les centres. Pluie et froid, je porte deux pulls le matin et durant la matinée. La rage d'éduquer qui anime Glery est plus forte que jamais. Le plus long est le retour en Transmilenio ; Bogota est plus dure que Paris.

Le 19 septembre 2019

Glery et moi venons de rentrer sous un déluge. On a dû marcher le dernier kilomètre et ça nous a trempé. On voyait ici et là des trottinettes électriques abandonnées sur les trottoirs, à la parisienne ! Je ne retournerai pas à Juan Rey avant quelques jours. J'ai observé le fonctionnement des trois « salons » qui sont à trente mètres les uns des autres (deux ensemble et celui de Fanny à part) Je n'ai rien de spécial à raconter. La machine fonctionne. Les trois complices de Glery savent comment s'y prendre et jouent le jeu de l'éducation de ces garçons et filles de 4, 5 et 6 ans qui fréquentent aussi, pour la plupart le « colegio », l'école, dans le quartier.

Glery me disait ce matin que les centres sont connus comme la « escuela » et que certains instituteurs des colegios invitent carrément leurs élèves à y aller. Bien sûr, le chiffre de cent trente enfants ne peut être dépassé et Glery refuse certains gosses qui se présentent. Les critères de pauvreté des parents, notamment, sont importants dans le choix des gosses. Glery connaît leur vie et m'a cité quelques cas douloureux (mères seules avec plusieurs enfants, pères abuseurs, pères sans travail, foyer familial misérable et très éloigné des centres, etc) Il s'agit pour Glery et ses collaboratrices de former ces enfants (écrire, lire et compter) avant de les relâcher, afin de leur donner une chance de faire quelque chose de leur vie. C'est son idée fixe. Elle en parle sans cesse. Cela motive son existence absolument. Elle n'hésite pas à convoquer les parents défaillants, ceux qui ne répondent pas à ses messages lancés par l'intermédiaire des fameux cahiers d'école des enfants (deux par gosse) Manifestement, elle est soutenue par nombre de parents. Il suffit de les voir aux centres, quand ils viennent amener ou reprendre les enfants. Un enfant de 5 ans a écrit « Yo quiero ser alguien », Je veux être quelqu'un. Il y aurait quelques têtes parmi ces enfants, tellement attachants par ailleurs, à la colombienne.

La fatigue commence à faire son œuvre, cela dit : Glery rentre fatiguée de ses journées à cinq heures de bus. Elle dort dans le bus et se met au lit en rentrant pour une sieste de récupération. Sa satisfaction est de savoir que les trois filles, Jenny, Fanny et Nubia, peuvent prendre le relais si jamais elle flanchait.

Doña Maria et son aide Jeimy font une bonne cuisine pour les cent trente enfants de nos centres de Juan Rey. J'ai compté cinq jeunes effectuant un service civique dans les centres, au côté des responsables.

Je vais rencontrer ce samedi Trino Lopez (fils de Glery et Directeur officiel des centres) qui vient à Bogota et je me rendrai dimanche chez Martha pour y passer quelques jours et voir les centres.





Adriana et les enfants de la Casita.



Martha et une enfant du Venezuela au centre la Casita.

»» **Le 25 septembre 2019**

Hier lundi à 4 heures 10, Glery, son fils Trino et moi avons quitté l'appartement de Glery dans la nuit. Trino se rendait à Juan Rey pour y voir les centres et moi j'allais retrouver Martha en route. Nous nous sommes rejoints dans l'obscurité, vers 5 heures, et j'ai retrouvé cette Martha que je n'avais pas revue depuis plus de dix ans, toujours aussi bavarde et allègre mais qui a considérablement maigri suite à une opération à l'estomac.

Ce lundi matin, j'ai également retrouvé le barrio (quartier) sans doute le plus impressionnant de tous ceux que je connais en Amérique latine, Cazuca, qui appartient à la ville de Soacha, banlieue de Bogota. L'endroit n'a pas changé sinon qu'il a dû s'étendre encore un peu plus sur la montagne jaune qui n'en finit pas de s'écrouler. Les maisons de parpaings jaunes s'étendent comme une maladie et montent à l'assaut de la montagne. Martha et moi avons emprunté la piste en terre qui monte, ravinée par les pluies, où de gros camions roulent en soulevant la poussière. Au pied du bidonville, existe toujours cette zone industrielle qui ajoute encore au sinistre du lieu. Les commerces se suivent, misérables, les chiens cherchent leur pitance sur les tas de débris pas encore ramassés par les éboueurs à cette heure-là. Sensation d'éternelle survie, de précarité extrême. Les centres nutritionnels de Camino Viejo et El Rocio sont toujours là où je les ai connus jadis, Camino Viejo dans la Casita (une construction en préfabriqué entourée d'une haute clôture métallique) et El Rocio au premier étage d'une construction de deux étages juste à côté.



Martha et Maria devant la maison de cette dernière.



Michelle la fille de Maria.

J'ai d'abord fait la connaissance d'Adriana et de Gloria, l'institutrice et la cuisinière et retrouvé l'intérieur de la Casita, qui ne m'a pas paru changée non plus. Les enfants qui étaient amenés par leurs parents apportaient avec eux un fruit, une pomme ou une banane, dans le cadre de l'opération conduite par Martha (faire manger des fruits à des enfants qui n'en mangent jamais, dans un pays comme la Colombie !!!). J'ai revu aussi Dorelly la réservée, que je connais, comme Martha, depuis trente ans. Dorelly a fait ses preuves et elle continue à faire son travail de tout son cœur. Les enfants de son centre vont manger le midi à la Casita.

Dorénavant, les trois centres de Martha ne sont ouverts que le matin, jusqu'à 14 heures 30 à Cazuca et 12 heures 30 à Danubio Azul. Durant la matinée, Martha a décidé de me faire faire un tour dans le barrio de Cazuca qui serait redevenu dangereux, ou plutôt n'aurait jamais cessé de l'être. Paramilitaires et trafiquants de drogue font la loi plus que jamais. La nuit même, trois vénézuéliens avaient été assassinés. Le thème des vénézuéliens réfugiés en Colombie est délicat à aborder, même avec les responsables des centres, avec Glery





Lucero et Martha avec les enfants de Teresa Riotto.



Nelly et Martha distribuant les assiettes du déjeuner.

►► et Martha et les autres. Les réfugiés accepteraient de travailler à des salaires de misère et confisqueraient donc les emplois. Nicolas Maduro aurait ouvert les prisons et libéré les prisonniers pour ne plus avoir à les nourrir. Ils auraient rejoint, certains, la Colombie et les rangs des malfaisants colombiens (chansons entendues ici et là). En tout cas, un policier dit Gaula (séquestration) tenait une réunion dans une cour, à Cazuca. Martha et moi y avons assisté. Martha m'a fait remarquer que certains des hommes présents, aux tronches patibulaires, seraient les séquestrateurs venus aux nouvelles. À part le policier en kaki, personne ne prenait la parole, par peur m'a dit Martha, et un flic filmait la foule présente avec son téléphone.

Nous avons fait la connaissance à Cazuca de Maria, une femme noire, petite, coquette et souriante dont la fille, Michelle, fréquente la Casita. Maria vit avec son fils Manuel, passé par le centre et désormais bon élève au collège, dans une maison extrêmement rudimentaire, faite de brique et de broc, couverte de tôles, au pied même de la montagne. On imagine sans peine que l'eau et la boue doivent entrer à flot dès qu'il pleut (ce qui est le cas actuellement) : Elle nous a fait entrer et visiter le lieu fait de récupérations diverses. Maria dort dans un lit avec ses deux enfants. Elle est intelligente, combative et vaillante, vivant au jour le jour, revendant le plastique qu'elle récupère ici et là. Mais toujours, toujours cette allégresse et cette foi en l'avenir.

La grève des transports faisait rage depuis le lundi matin. Le gouvernement veut imposer un permis de conduire à points et suspendre purement et simplement les permis des mauvais conducteurs. Les chauffeurs des autobus privés (hors Transmilenio donc) refusent de circuler. Chaos. Les routes de Bogota étaient pleines de voitures, motos et vélos. On s'entassait dans le Transmilenio.

Cette grève dure se poursuivait aujourd'hui, mardi 24 septembre. Martha et moi nous sommes donc entassés avec d'autres passagers dans des Transmilenio, quand nous avons pris la route du barrio Danubio Azul (!!!) où se trouve le centre nutritionnel Tesesa Riotto, avec aux commandes Lucero et la cuisinière Nelly, une équipe solide. Ce centre non plus n'a guère changé depuis dix ans. Comme à Cazuca, les enfants disposent de quatre cahiers (espagnol, mathématiques, anglais et un autre dont j'ai oublié l'utilisation). On ne sent pas comme dans les centres de Glery cette rage d'éduquer mais les responsables passent du temps à enseigner aux enfants l'écriture, la lecture et les maths. L'anglais enseigné est minimal, prononcé à la colombienne. Il n'y a pas ces histoires sordides affectant les enfants de Cazuca, mais, ici aussi, existe le lot de brutalités, parents drogués, pères absents, mères inconscientes ou dépassées, etc Martha les connaît toutes, ces histoires, bien sûr. Les gens vivant autour de ses centres elle les connaît par cœur depuis le temps qu'elle travaille là (elle passe très bien dans Cazuca grâce à son extrême prudence, elle ne s'implique dans rien). Nelly s'avère une bonne cuisinière. Les visiteurs de l'OICN le savent. J'ai trouvé les enfants de Teresa Riotto un peu bruyants.

Cet après-midi, j'ai accompagné Martha qui est allée faire des courses pour les centres et a acheté entre autres choses des tapis de sol pour la casita, dans la pièce où les enfants dansent et font des exercices. ►►



Chiens sur débris à Cazuca.



Un enfant, le plus petit des centres de Cazuca.

» Le 26 septembre 2019

Ce matin, Martha et moi sommes partis chargés par les achats que Martha a fait hier dans le centre de Bogota, là où l'on achète pour moins cher.

Vingt deux enfants dans chacun des deux centres de Cazuca. Il en manquait cinq dans chacun. Certains parents en prennent à leur aise, en dépit des mises en garde de Martha. Par exemple, certains parents ne paient pas les 25 000 pesos (6,60 euros) mensuels requis. Martha est partagée entre la nécessité pour elle de se faire respecter et le désir de ne pas rejeter des gosses qui ne le méritent pas. Ce sont même ces gosses-là qui méritent sans doute le plus de manger à leur faim et de recevoir de la tendresse.

Ce matin un journal vendu dans le barrio de Cazuca racontait le meurtre voici quelques nuits d'un Vénézuélien de quatre tirs.

J'ai pris l'initiative de demander à Glery et Martha de me faire rencontrer des personnes qui sont passées par les centres nutritionnels et se sont accomplies par la suite. Martha et Gloria m'ont donc emmené dans le barrio pour tenter de rencontrer telle et telle personne. En voici trois rencontrées au hasard de notre promenade.

July Patricia a 22 ans et travaille dans la mercerie de sa mère, dans le barrio. Un commerce de belle apparence. Elle est technicienne en vente. Elle est passée par le SENA, cette Université publique gratuite où tant de personnes des deux sexes et pauvres étudient de nos jours ou ont étudié (dont Jenny, Fanny et tant d'autres jeunes des bidonvilles). Elle rend grâce à l'enseignement reçu dans le centre nutritionnel qu'elle a fréquenté voici bien des années.

Luisa, elle, a 19 ans et est technicienne en chimie ; elle veut désormais étudier l'ingénierie industrielle. Elle insiste sur le fait qu'elle a surtout appris, dans le centre nutritionnel qu'elle a fréquenté durant un an, le respect des autres, l'abandon de la violence qui est un mal absolu dans le barrio La Capilla (La Chapelle) de Cazuca (là où sont situés les deux centres de Martha), un mal qui frappe autant les enfants entre eux que les adultes entre eux.

Enfin, Paula Andrea, 26 ans, a deux enfants qui, comme elle l'a fait, fréquentent les centres de Martha. Paula insiste sur le fait que l'enseignement dispensé dans ces centres est très supérieur à celui de l'école publique. Grâce à cet enseignement, elle a pu aborder la suite de son éducation scolaire de la meilleure façon possible. La modestie de Martha en a pris un coup pendant que ces jeunes femmes s'exprimaient et accumulaient les remerciements non seulement à Martha et Dorelly mais aussi aux français qui financent les centres. Message envoyé.



Jenny coiffée d'un magnifique bonnet.



Les élèves de Nubia et leur beau sourire.

Le 27 septembre 2019

Ce matin du 27 septembre, c'est un fou du volant qui conduisait le bus absolument plein. Il nous a conduit, Martha et moi, jusqu'au barrio Danubio Azul et au centre Teresa Riotto pour ma seconde visite. En effet, la grève des autobus privés est terminée après trois jours difficiles.

Martha et moi sommes arrivés vers 7 heures 15, quand doña Nelly, la cuisinière, ouvrait la porte du centre. Normalement, les enfants doivent être présents à 7 heures 30. A 8 heures, Lucero attendait encore que tout le monde se présente. Seuls 20 des 27 gosses inscrits étaient là. Certains parents inconséquents n'envoient pas leur enfant bien qu'ils paient les 25 000 pesos (6 € environ) de pension.

Activités diverses, chants, travaux manuels, écriture, lecture et pour finir, avant le déjeuner, court moment de salsa. Le vendredi, le centre ferme ses portes à 12 heures.

Le 28 septembre 2019

Hier 28 septembre a démarré pour moi par une douleur au bas du dos. J'avais sans doute dormi dans une position qui m'a provoqué un léger lumbago. Martha m'a massé et je suis parti à pied avec son fils Sebastian avec l'allure d'un octogénaire atteint de rhumatismes. En effet, Glery m'attendait à notre point de rendez-vous habituel (l'avenue Primero de Mayo) pour m'emmener à Juan Rey. Là-bas nous attendaient les trois mousquetaires, Jenny, Fanny et Nubia.

►► Le docteur Glery m'a injecté une dose de Voltaren, un remède miracle que j'ai acheté dans une « drogueria » de Juan Rey et ça m'a effectivement remis d'aplomb. La douleur lancinante s'est estompée.

Nous avons commencé tous les cinq par une marche à travers le bidonville afin d'aller visiter des familles sélectionnées par les filles.

Ça a commencé par la maison de doña Olga, une grand-mère vaillante qui règne sur une troupe de femmes et d'enfants. Son mari, José, que je n'ai pas vu, est alité. Sa fille, Aura, a fréquenté les centres, tout comme ses petits-enfants, Sofia et Juan Pablo. Ce sont trois générations qui partagent le très peu qu'elles ont. Le lieu est entretenu, presque coquet, grâce à la volonté d'Olga, une femme rieuse, décidée. La connaissance encyclopédique que possèdent Jenny, Fanny et Nubia de la pauvreté du quartier, des familles qui y vivent m'ont valu tout un tas d'explications que je ne répèterai pas ici. Les familles sont complexes, avec des pères multiples et inexistantes (partis), des conflits qui font que des familles se brisent.

Sur ce, nous sommes partis plus loin dans le barrio, là où existent des zones de végétation préservées, où les chemins sont en terre, où il faut être en forme pour monter certaines côtes caillouteuses. Ici et là nous tombons sur des maisons de bonne apparence, avec des façades coquettes, des balcons en fer, etc. Les trois professoras me racontaient comment c'était avant, quand il était dangereux de s'y promener le soir. J'ai même aperçu des installations métalliques pour faire de la gymnastique, comme dans les parcs. Les routes sont peu à peu asphaltées. On a vu que des habitants étaient en train de cimenter un morceau de route, de le recimenter plutôt. Des hommes travaillaient tandis que des femmes demandaient une sorte de péage aux voitures qui passaient.

Nous sommes arrivés à la maison de Johanna, une jeune femme de vingt et quelques années avec deux charmantes gamines, Lucia et Juliana, qui fréquentent les centres et s'y comportent bien. Leur mère, en revanche, agace Jenny parce qu'elle serait paresseuse, qu'elle disparaîtrait pour des semaines en laissant ses filles à la garde de sa mère. Le lieu est un taudis couvert de tôles, avec des amoncellements de choses, des pièces rudimentaires. Le désordre le plus total règne. Johanna venait de perdre un fœtus après quatre mois.

Nous sommes revenus au centre du barrio Juan Rey, quartier La Flora, où sont les centres et j'ai invité mes quatre amies à déjeuner dans un restaurant.

A 15 heures, nous avons rendez-vous dans le « salon » de Fanny pour y recevoir d'anciens élèves qui ont fait quelque chose par la suite. Fanny, Jenny et Nubia avaient ratissé le quartier afin de les trouver. J'ai d'abord discuté avec des jumelles charmantes, Laura et Paola, 14 ans, intelligentes. Elles ont passé 3 ans dans les centres. Il leur reste 2 ans pour en finir avec le colegio, l'école. Elles ont loué leur passage dans nos centres disant qu'elles y ont appris à vivre avec les autres enfants, sans violence, qu'elles ont fait un bond dans leur éducation « Elles nous donnaient des livres » Elles m'ont dit des choses qu'allaient me répéter les autres interviewés, à savoir que l'enseignement dispensé dans les trois salons est supérieur à ce qu'il est au collège, où les instituteurs ne s'occupent pas des élèves un à un mais écrivent des choses au tableau, sans plus. « Les salons sont un endroit spécial » m'ont-elles dit. Paola songe à devenir vétérinaire et créer une fondation destinée à sauver des animaux des rues.



Séance de gym avec Glery.



À Cazuca la montagne continue à s'effriter.

Sheila et Wendy ont passé quatre ans dans les centres. Elles ont 19 et 25 ans. Toutes deux sont techniciennes en attention à la prime enfance, qu'elles ont étudié à la fameuse école gratuite, le SENA. Elles ont toutes suréchéris sur ce qu'avaient dit les jumelles, à propos de ce qu'elles ont reçu aux centres. Elles ont parlé de « bonnes bases » et de « valeurs » (respect des autres, des professeures, apprentissage de la responsabilité, etc.) « Elles forment de bons citoyens colombiens ». La fille de Wendy, 5 ans, était là elle aussi. Elle fréquente les centres.

Dayana, 25 ans, et Eliana 17 ans sont les filles de Jenny. Je ne les avais jamais vues. Deux jeunes femmes intelligentes, bavardes. Elles ont passé trois ans dans les centres. Dayana travaille dans une petite entreprise qui fabrique des caméras de sécurité. Elle a fréquenté l'université et étudie l'administration d'entreprise.

►►

►► Eliana travaille al Banco Popular. Au collège on en savait déjà plus que les autres élèves m'ont elles dit. Elles ont parlé elles aussi d'éthique, de valeurs qu'on apprend dans les centres. Elles ont insisté sur la qualité de la nourriture dans les centres aussi.

David est le fils de Nubia. Il a 25 ans. Josef, l'autre fils, a 23 ans. Ils ont passé deux ans dans les centres. David est le père de Laura, bientôt 4 ans, qui fréquente les centres. Il travaille dans l'électricité, une entreprise d'Etat. Les deux disent être sortis du collège à 15 ans, en avance sur leur âge, suite à leur passage par les centres. Ils ont insisté eux aussi sur les valeurs qu'on leur a inculquées dans les centres.

Dernière interview avec Daniel, l'un des deux fils de Fanny. Il fréquente le centre dans le cadre de ses études ; il a 19 ans, a étudié au SENA et rêve de faire une carrière d'entraîneur sportif, dans le « football salon » (le futsal), dans des lieux clos (très à la mode en Amérique latine). Il fait ses premières armes avec les enfants des centres, deux jours par semaine. Il a répété ce que les précédents avaient affirmé, à propos de ce que lui ont apporté les centres.

Il nous restait, à Glery et moi, à retourner là où elle vit. La pluie s'est mise à tomber dans le centre de Bogota, tropicale, intense. Les rues sont devenues des torrents. Le Transmilenio qui nous emportait a heurté légèrement un autre véhicule, nous avons changé de véhicule sous la pluie, mais tout était sec encore quand nous sommes arrivés devant chez Glery. ■

Séjour de Luc Deletoille et Sylvie Benda en Colombie en octobre



Glery et Veronica, la petite fille de Julia, une de nos premières cuisinières.

Nous n'avons pas grand-chose à ajouter au journal de Daniel François. Toutefois, pendant notre séjour froid et pluvieux, il n'y avait guère d'absentéisme dans les centres, tout au plus un ou deux par classe, tant à Juan Rey qu'à Cazuca ou Santa Librada (Danubio Azul). Quand on monte à Juan Rey, on est surpris par la prolifération de petits immeubles qui témoignent d'une hausse du niveau de vie moyen, mais en bas de Juan Rey, les quartiers « d'invasion » se sont multipliés avec cases en tôle et terre battue ; beaucoup n'ont ni l'eau courante ni l'électricité ; la plupart des gens ont un téléphone portable qui reçoit les communications locales, mais sont obligés d'acheter des minutes pour pouvoir appeler. A Cazuca où la montagne continue de s'effriter sous l'action des pluies abondantes, des cases sont érigées sur les flans de la montagne malgré l'interdiction de toutes nouvelles constructions. C'est ici d'ailleurs que se trouve la case de Doña Maria que Daniel François a visitée. C'est pourquoi les centres de Glery comme ceux de Martha accueillent toujours autant d'enfants démunis. De plus, l'afflux des réfugiés vénézuéliens ne fait qu'accroître la pauvreté. On recense un ou deux vénézuéliens dans chaque classe de nos centres de Juan Rey et de Cazuca.

À Santa Librada, quartier du Danubio azul, où est implanté le centre de Teresa Riotta dirigé par Lucero, tous les enfants de 5 ans savent lire, écrire, compter et ont des notions d'anglais un peu plus poussées que dans les autres centres, même si l'accent reste aussi folklorique. La cuisine de Nelly y est très appréciée de telle sorte que plusieurs mamans, à la demande de leurs enfants, viennent lui demander des conseils.

Grâce à l'aide de l'APAEC (association des parents ayant adopté des enfants colombiens), Glery a pu faire repeindre le local de Fanny et acheter un tableau acrylique pour la classe de Jenny. Martha, également, a pu faire repeindre le plafond et les murs de la Casita. Une nouvelle association de parents ayant adopté des enfants colombiens, Aydenco, s'est engagée à nous aider, ce qui permettrait d'acheter une télévision pour les centres de Juan Rey et de payer les uniformes obligatoires en primaire pour neuf enfants les plus pauvres : trois à Juan Rey, quatre à Cazuca et deux à Santa Librada.

Le 25 octobre, nous avons assisté à la fête de la lecture organisée par Martha à Cazuca où une bonne quinzaine d'enfants d'El Rocio, la classe de Dorelly, a fait une démonstration de lecture devant leurs parents tout fiers. Puis les petits de Camino viejo ont enchainé ►►



Adriana lace les chaussures : une oeuvre sans fin.



les enfants mangent de bon appétit.

►► avec des danses endiablées sous la direction d'Adriana, leur institutrice. Ce fut également l'occasion de présenter à l'assistance le rôle de l'OICN.

Le lendemain samedi, avec Glery, nous sommes partis à Juan Rey pour assister à la fête de la famille, prévue à 8 heures. Là aussi démonstration, devant la foule des parents, de lecture, d'anglais et de danses par les six classes de la « escuela » de Glery comme l'appelle les habitants de Juan Rey. Le spectacle s'est achevé par une danse folklorique interprétée par les professeurs Fanny, Jenny, Nubia, les cuisinières Maria et Jeimy et par une jeune femme retardée mentale qui vient tous les jours aux centres pour aider.

Comme la salle communale était réservée pour un meeting électoral en vue des élections régionales et municipales du pays qui devaient avoir lieu le lende-



Dorelly et ses élèves.

main, notre fête s'est déroulée au Parc voisin par un froid de canard et un vent du diable. Là aussi, après les discours de Glery et de Fanny, nous avons pu présenter le rôle de l'OICN.

Nous avons poursuivi la fête en offrant aux professeurs et cuisinière un copieux repas de poissons dans un restaurant de Bogota. Nous ferons de même avec Martha et son équipe dans les jours suivants.

Je ne peux finir mon rapide compte rendu de notre visite à Bogota sans mentionner la hausse du coût de la vie, et tout particulièrement de l'alimentation (viande et légumes) à cause des pluies continues sur toute la région et surtout des transports : en un an, les bus privés sont passés de 1 700 à 1 800 pesos le passage, les bus d'Etat de 2 000 à 2 200, le tansmilenio de 2 200 à 2 400 pesos et les taxis officiels de l'aéroport à l'appartement de Glery de 30 000 à 40 000 pesos. ■

Histoire de vie de Luz Fanny, profesora à La Flora (Juan Rey)



Je suis née à Genovia Quindio le 8 juin 1976. J'ai deux fils : Carlos Daniel et Diego Nicolas âgés de 19 et 14 ans. Daniel a terminé ses études d'entraîneur sportif cette année et il veut étudier à l'université d'éducation physique. Diego étudie au collège Province du Québec.

J'ai toujours vécu à Bogota et depuis trente cinq ans dans le quartier de La Flora. Je fais partie d'une famille nombreuse. Cela fait quinze ans que je travaille avec Glery, Jenny et Nubia ; pendant tout ce temps j'ai étudié la méthodologie que Glery nous a appris et avec laquelle mes enfants et beaucoup, énormément de garçons et de filles sont devenus d'excellents étudiants. J'adore travailler avec des enfants et mettre en pratique tout ce que j'ai appris ; j'essaie jour après jour d'enseigner aux enfants de nouvelles choses pour que leur apprentissage soit plus

facile. J'ai étudié la pédagogie au Sena (université populaire). J'aime faire des activités variées avec les enfants pour les motiver et qu'ils aient envie de venir dans ma classe : pyjamas party, films, journées ludiques, sport et tout ce qui peut apporter à leur développement personnel. Tous les jours nous leur faisons se laver les mains et la prière « remerciant pour la vie, la famille et la nourriture ». Je leur apprend les valeurs et les bonnes habitudes.

Je suis également reconnaissante d'appartenir à ce groupe de travail et ai la chance d'avoir cet emploi.

Mille mercis à vous tous.

Luc Deletoille : mon séjour au Pérou



Enfants montrant leur travail à Diana.

Je suis le trésorier de PQV depuis 2017 et trésorier de l'OICN depuis plus de vingt ans. Pour la première fois je me rends au Pérou et en Colombie pour vivre « in situ » la réalité des centres nutritionnels et éducatifs. Je voyage avec Sylvie Benda qui réalise son seizième voyage. Sa présence pour mon voyage « initiatique » est très précieuse.

Le 8 octobre 2019 l'équipe administrative d'AGM (Association péruvienne qui gère les centres) nous accueille par de chaleureuses accolades. Je monte à l'avant de la camionnette pour voir la ville dixit Diana (la directrice d'AGM) et découvrir la conduite Péruvienne : klaxon, appels de phares, queues de poissons, dépassements par la droite, freinages brutaux. La pollution est permanente, forte, malgré la mise en place d'un système de « pico et placa » sur certains axes. Ce qui est différent de Bogota où tous les axes sont alternativement interdits aux plaques paires ou impaires.

Notre première soirée péruvienne se déroule chez Diana, où nous logerons, dans une ambiance des plus chaleureuse avec un « Pisco » de bienvenue. Très vite dans la conversation, le rapport difficile entre la coordinatrice de l'UGEL Maria et les professeurs des centres est évoqué par Diana.

Le lendemain, nous déposons Rocio (la secrétaire) au palais de justice de Lima avec dix litres de café, des verres, du sucre pour la concession obtenue par AGM puis nous allons à Micaela Bastidas.



l'équipe de Micaela avec Sylvie.



Niños del mañana, les petits autour de Judith.

Nous y sommes accueillis avec des chansons de bienvenue par les enfants et les professeurs. Diana nous présente et insiste sur ma première venue à Lima. Ce fut, pour moi un grand moment d'émotion de vivre ce que j'ai lu et vu par la lecture du journal de PQV et les comptes rendus des visiteurs lors des réunions de l'OICN ou de PQV. Nous allons de classe en classe où nous sommes salués par un bonjour en français.

Nous partons pour le second centre Niños del Mañana à Luya où nous sommes accueillis par la cuisinière qui est émue de revoir Sylvie. La responsable du centre, Violetta vient à notre rencontre, nous salue chaleureusement puis elle nous emmène dans chaque classe.

Le souci évoqué par Diana lors de notre arrivée est repris par les deux responsables. Quel jeu joue la coordinatrice de l'UGEL : changer la philosophie d'AGM, récupérer les centres ? Chaque jour apportera un élément qui nous fera comprendre la complexité de cette situation et notre crainte de devenir centre privé (voir le journal de PQV de juin 2019).

Mon premier constat : il y a une unicité et une organisation AGM. Les deux centres fonctionnent bien et de façon similaire. On a dans toutes les classes les mêmes documents affichés (nom des enfants, anniversaires, leçon du jour, les points à respecter, les mots importants...) avec la touche personnelle du professeur. Dans cette organisation la responsable du centre a un rôle central.

L'autre point essentiel concerne les cuisines. La tenue de la cuisinière et de son aide (habits blancs, bonnet dans les cheveux, mains propres) est impeccable. La propreté de la cuisine et du matériel malgré la présence du sable, de l'humidité et de la pollution, est réelle. Un dernier point : la joie, les centres sont très colorés.

Au soir de ma première journée comment ne pas oublier les sourires, la bonne humeur, le plaisir des enfants de me montrer leur travail.

Le jeudi je découvre la façon de faire les courses pour deux semaines. Nous allons au supermarché MAKRO où nous chargeons avec Juan les produits secs (sac de riz de 49 kilos, sacs de sucre...) achetés ►►



Les courses au grand marché de Punte Piedra.

►► par Rocio puis nous partons pour le grand marché de plein air de Punte Piedra.

Le lundi nous passons par Ventanilla ce qui me permet de voir l'étendue des zones déshéritées et de constater la progression des bidonvilles. Cela me rappelle la vidéo d'Henri de Saint Blanquat de 2004 sauf que l'étendue des maisons en tôles a progressé.

Le terrain autour du centre est jonché de débris, de poubelles déchirées par les chiens errants, le tout recouvert d'une poussière de sable. Le centre offre un contraste car il est propre sans débris et sans poussière.

Au centre de Luya sont inscrits quatre vingt cinq enfants de 3 ans à 5 ans. Le centre de Luya est grand (environ 25 mètres de long sur 20 mètres de large), il y a quatre classes : une pour les 3 ans tenue par Judith, deux pour les 4 ans tenues par Gaby et Emma, et une pour les 5 ans aux soins de Violetta. Une cuisine, un bureau, deux chambres pour le personnel.

A leur arrivée les enfants font une bise à la professeure. Les petits de 3 ans sont conduits dans leur classe. Pendant ce temps l'aide cuisinière balaye la cour, installe les tapis de réception des jouets de plein air et s'assure que les toilettes sont propres. Près de la classe de Violetta, la responsable du centre, on élève deux poules, deux petits canards et un cochon d'inde (au Pérou ce dernier est un mets de choix).

Chaque enfant s'installe avec un jeu. Il circule à sa convenance dans la classe, change de jeu ou joue avec un groupe d'enfants ou discute. Chaque professeure



le petit déjeuner à Niños del mañana.

informe la cuisinière du nombre d'enfants présents ce qui permet à celle-ci de préparer les plateaux du petit déjeuner et des repas.

Dans les centres de l'OICN, le petit déjeuner est fourni par le programme gouvernemental péruvien : « Qali Warma ». Il se compose d'une brique de lait et d'un pain ou de biscuits. Les enfants rangent la classe eux même. Ils chantent en attendant le moment d'aller se laver les mains dans le patio, chaque classe y va à son tour comme pour la récréation. Au retour les enfants prennent leur serviette et vont s'asseoir pour manger.

La présence de Maria la coordinatrice de l'UGEL des centres de l'OICN permet d'échanger au moment du café. Diana fait son travail de lobby. Nous demandons à Maria pourquoi le centre de la Libertad est-il quasi fermé. Pour elle la cause est due à la mésentente des responsables du quartier et de la coordinatrice de l'UGEL de la Libertad

Nous arrivons à Micaela et retrouvons le fond sonore de la panaméricaine. Une différence par rapport à Luya.



Enfants en plein travail à Micaela.

A Micaela il y a cinq classes. Deux classes de petits au rez de chaussée avec Sindy et Giovanna, deux classes de moyens au premier étage avec Bertha et Jenny et, dans le patio extérieur, la classe des grands avec Sylvia la responsable du centre. Le patio sent la cuisine. Valéria, la cuisinière, est à l'œuvre. Il fait chaud, la couverture du patio par de la tôle ondulé permet aux enfants de jouer dans la cour sans craindre le soleil. Il y a un broc d'eau à disposition pour les enfants qui se servent eux-mêmes. Deux mères de familles aident à l'entretien des locaux et à la distribution des repas. En contrepartie, elles ont droit aux repas pour elles et leurs enfants. Cela démontre l'intégration des centres dans le quartier.

C'était la récréation des petits. Dans la petite salle où sont tapis et gros cubes en caoutchouc mou ainsi que sur le trampoline, les chaussures doivent être retirées. Il faut aider à les remettre et ensuite faire les nœuds. J'ai rapidement un attroupement autour de moi.

►►



C'est fatigant l'école.

►► Toutes les classes travailleront aujourd'hui sur les nombres. Le chiffre 2 pour les petits (chacun doit écrire le chiffre et dessiner deux objets, tous n'y arriveront pas), les chiffres de 1 à 5 pour les moyens, l'ensemble des chiffres pour les grands. Mercredi c'était le singulier, jeudi le pluriel. Une constante dans toutes les classes : une fois son travail terminé et validé par la professeure, l'enfant l'affiche au mur sur son épingle. Chez Giovanna. On chante assis dans le calme. Giovanna me présente l'affectation des responsabilités (nettoyer, ranger...). Un enfant vient me voir pour me dire d'arrêter de prendre des notes sur mon « cellular » et de suivre le cours qui est entrecoupé de chansons « frère Jacques... ». Chaque enfant réalise son travail à son rythme. Un enfant s'endort sur la table malgré le bruit. Giovanna ne le réveille pas. Diana entre dans la classe, elle s'assoit, des enfants lui montrent le résultat de la leçon du jour, elle les félicite. Ils sont fiers. Après le repas, il est l'heure de partir. Chacun récupère son vêtement dans un joyeux désordre organisé, puis il va s'asseoir dans le patio. Une professeure est préposée à la porte. Elle n'ouvrira que pour faire sortir un enfant et le confier à son parent.

A Micaela il y a cent trente enfants d'inscrits. Dix enfants ne paient pas les frais de scolarité (environ 12 € par mois) et un enfant ne paie que la moitié.

Une surprise nous attend : Valéria la cuisinière a cuit des « anticuchos », grillades de cœur de bœuf au feu de bois, et a cuisiné sa spécialité des « picarones ». Avec cela nous buvons de la « chicha morada », jus de maïs rouge. Très intense moment de convivialité. Julie, la fille de Valéria, rentre du collège où elle est professeure et nous salue. Son parcours est une réussite d'AGM.

Le lendemain, nous retrouverons les enfants des deux centres au parc des légendes (Zoo de Lima). AGM organise tout. Cela est important, notamment pour les parents ou le personnel qui ne sortent jamais de leur quartier.

Seulement 50 % des enfants des centres sont venus accompagnés de leurs parents soit plus de deux cent soixante personnes, encadrement compris. Trois enfants sont seuls et ils ne nous quitteront pas. Quel plaisir que

de les regarder et entendre jouer sur l'herbe en faisant des galipettes, des roulades, et des courses. Une surprise pour un Parisien, personne n'a de sandwich, tous ont une boîte repas. Une maman nous offre du fromage et un épi de maïs cuit et nous faisons des selfies. Après cette journée, je constate que les enfants sont fatigués après onze heures de sortie.

Nous quittons le centre pour nous rendre à Ancon, station balnéaire proche. Sur la route nous achetons la fameuse boisson fétiche des Péruviens « Inca Kola ». Nous retrouvons l'ensemble des équipes sur le port pour le traditionnel repas de départ. Ensuite nous nous dirigeons vers la rotonde pour les discours et la remise des présents de la part du personnel d'AGM. Cette cérémonie d'adieu sera très émouvante. La responsable du centre de Micaela me demande de revenir en sachant parler l'espagnol, ce qui provoque un énorme éclat de rire général.

En conclusion, il y a une démarche AGM, simple, efficace, valoriser l'enfant. On participe à une tâche : balayer, ranger, porter le repas, exposer le résultat de son travail... On circule librement dans sa classe tout en suivant la leçon du jour. Faire une critique n'est pas aisée car le constat est évident : les centres fonctionnent bien.

L'investissement de PQV et de l'OICN est une belle réussite. En effet, après vingt deux ans d'existence l'intégration des centres dans ces quartiers défavorisés est réelle comme la réussite de certains enfants.

J'ai apprécié les échanges que j'ai eu avec Sylvie sur le fonctionnement des différents centres au Pérou et en Colombie. Ils m'ont permis de mieux appréhender les différences de chacun. De rechercher comment aborder un sujet en souplesse sans remettre en cause le résultat du travail, pour preuve les remerciements systématiques des parents pour notre participation aux « salons ». ■



Que rico !

Bulletin d'adhésion



Dans le quartier de Juan Rey à Bogota.



Association Pour Qu'ils Vivent
Chez Paulhan 32-36, rue d'Annam,
75020 Paris
pourquilsvivent75@gmail.com

Bulletin d'adhésion

à adresser au trésorier de l'association : Luc Deletoille, 31 rue Frédérick Lemaître, 75020 Paris -
tél. 06 87 72 27 87 et 01 43 49 53 05 - e-mail luc.deletoille@free.fr

Nom, Prénom :
Adresse :
Téléphone : E-mail :

Afin de participer à l'action de POUR QU'ILS VIVENT en faveur des enfants des centres
nutritionnels de Bogota (Colombie) et de Lima (Pérou)

■ **Je m'engage dans la durée** et je fais un versement mensuel
(ou autre périodicité à préciser.....)
De.....€

- soit par virement automatique sur le compte courant postal de l'association :
CCP La SOURCE 35 506 406 (RIB/IBAN ci-dessous)
- soit par l'envoi au trésorier de chèques à l'ordre de « POUR QU'ILS VIVENT »
(ou)

■ **Je m'engage ponctuellement** et je fais chaque année un ou plusieurs versement dont je fixe moi-même le montant par
chèque à l'ordre de « POUR QU'ILS VIVENT » adressé au trésorier ou virement sur le compte postal de l'association.

Il est entendu que je recevrai un reçu fiscal pour l'ensemble des versements effectués au cours de l'année précédente.

A Le Signature

(R.I.B) : Etablissement : 20041 Guichet : 01012
Numéro de compte : 35506406033 Clé : 37
IBAN- Identifiant international de l'établissement
FR26 2004 1010 1235 5064 0603 337
BIC-Identifiant international de l'établissement :
PSSTFRPPSCE Domiciliation : La Banque Postale
Centre Financier de La Source
Titulaire : POUR QU'ILS VIVENT chez Paulhan 32-36, rue d'Annam
75020 Paris